

Examen (2)

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 23 mars 1934

Quant à son déroulement, il s'est accompli avec quelque longueur, quelque peine et quelque difficulté ; quant à son résultat, il n'est pas encore paru, et il eût été bon pour les candidats qu'il parût ces jours-ci, afin qu'ils puissent accueillir la fête en souriant à elle et à l'espoir qu'elle porte, ou accablés par elle et par le désespoir et l'abattement qu'elle porte.

Mais le maître qui a conduit cet examen, posant les questions et écoutant les réponses, est un homme d'humeur fastueuse qui n'aime pas la hâte, et qui ne penche pas vers la rapidité, mais aime plutôt prendre son temps et se complaît dans la lenteur ; et peut-être, comme d'autres maîtres, goûte-t-il ce plaisir cruel, le plaisir de retarder l'annonce du résultat, et le sentiment que ceux qui ont subi l'examen l'attendent dans l'inquiétude et le trouble.

Les gens ont d'ordinaire bonne opinion des maîtres, et les tiennent pour des modèles suprêmes de simplicité, de facilité et de douceur ; mais les gens se trompent, car il y a parmi les maîtres des gens cruels, et il y a parmi les maîtres ceux qui ont goûté l'amertume de l'examen et de l'attente des résultats, et qui se sont indignés contre leurs maîtres lorsqu'ils étaient étudiants, et qui trouvent aujourd'hui un plaisir — étrange, fastueux, cruel — à faire goûter à leurs étudiants ce qu'ils ont eux-mêmes goûté lorsqu'ils étaient étudiants passant des examens.

Nous ne savons pas si le Haut-Commissaire a jamais goûté l'amertume de l'examen et l'attente du résultat ; nous ne savons pas si le Haut-Commissaire trouve ce que trouvent les maîtres cruels dans ce plaisir étrange, fastueux et cruel. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que le Haut-Commissaire a fait passer l'examen, et l'a prolongé ; et lorsqu'il eut fini d'examiner, il ne s'est pas hâté d'annoncer le résultat, et n'a pas songé à préparer aux étudiants une fête heureuse, ni même une fête calme et rassurante — reposante, à tout le moins.

Vous avez peut-être compris que ceux qui ont subi l'examen sont les ministres d'Égypte, ceux qui veillent sur ses affaires, et ceux qui dirigent sa vie publique. Il faut noter, avec une estime qui n'est pas mince, que le Haut-Commissaire, pour toute sa cruauté, fut doux et compatissant ; car

il est venu en Égypte et y est resté quelques semaines, puis il a quitté l'Égypte et s'en est absenté quelques semaines, laissant à ceux qui devaient subir l'examen une large occasion de se préparer pour le grand jour — étudier, se concerter, chercher et apprendre par cœur, et que chacun d'eux se prépare de la meilleure façon, pour subir le plus bel examen de la manière la plus belle et la plus complète !

Dites ce que vous voudrez, cher lecteur, et que les ministres disent ce qu'ils voudront, et que le Haut-Commissaire dise lui aussi ce qu'il voudra ; il n'est pas douteux que ces entretiens individuels qui eurent lieu entre le Haut-Commissaire et les ministres, commençant par le président du Conseil et finissant par le ministre de l'Agriculture ou un autre, ont laissé dans les esprits — je ne sais pourquoi — ce sentiment curieux et douloureux que nos ministres passaient un examen oral devant le nouveau Haut-Commissaire. Il est certain que les représentants politiques des puissances étrangères viennent en Égypte et en repartent, font la connaissance des ministres, et les ministres font la leur, sans que les Égyptiens y trouvent un sentiment étrange, ou rien qui ressemble à un sentiment étrange. Il est certain aussi que le Haut-Commissaire aurait pu, s'il l'avait voulu, rencontrer les ministres pour faire leur connaissance et qu'ils fassent la sienne, rien de plus, réunis une seule fois, en un seul jour et en un seul lieu, autour de tasses de café, ou de tasses de thé, ou autour d'une table vide de café et de thé, leur parlant et les écoutant, après quoi la compagnie se serait dispersée, et les entretiens se seraient poursuivis ensuite, s'il y avait eu lieu de les poursuivre. Mais le Haut-Commissaire n'a pas préféré cette façon de faire la connaissance des ministres, et s'est mis plutôt à les convoquer auprès de lui un par un. Il en reçoit un un jour, puis attend plusieurs jours pour en recevoir un autre, et il peut en recevoir un aujourd'hui et recevoir son collègue demain. Et il peut se montrer actif, recevant l'un le matin et recevant son collègue le soir ; l'activité pour l'examen, ou la lassitude qu'il inspire, peut s'intensifier, si bien qu'il reçoit deux ministres en une seule matinée.

Les heures de ces entretiens étaient annoncées avant qu'ils n'eussent lieu, et la nouvelle en était diffusée après qu'ils eurent eu lieu, et les Égyptiens lisaient ce que diffusaient les journaux, et ressentaient à la fois de la pitié et de la douleur ; de la pitié pour les ministres, car quiconque se présente à un examen mérite la pitié, et de la douleur pour l'Égypte et pour eux-mêmes, car ils s'étaient crus indépendants, et avaient pensé que si leurs ministres n'avaient d'autre choix que de subir un examen, ils devaient le subir devant le Parlement égyptien. Et nos

ministres ont bien subi cet examen devant le Parlement, et y ont obtenu les meilleures notes.

Pour tout cela, les Égyptiens éprouvaient de la pitié, et pour tout cela, les Égyptiens éprouvaient de la douleur ; la pitié a pris fin avec la fin de l'examen, mais la douleur n'a pas pris fin, et ne doit pas prendre fin avant que les Égyptiens ne voient leur pays doté de ministres qui ne subissent d'examen que devant le Parlement.

Nous pensons que les propos des journaux doivent toucher à ce sujet ; nous pensons même que les propos des journaux doivent s'étendre longuement sur ce sujet, car il mérite davantage d'attention et d'étude, et il mérite davantage d'explication, d'interprétation et d'analyse, que la réception donnée en l'honneur des chefs, des hommes politiques et des hauts fonctionnaires à la résidence du Haut-Commissaire, mardi soir. Il n'y avait dans cette réception rien qui justifiât que l'Ahrâm y consacraît deux chapitres ou plus ; ce n'était là qu'une de ces réceptions qui naissent par courtoisie, reposent sur la courtoisie, et aboutissent à ce qu'aboutissent les réceptions de courtoisie, à savoir la connaissance mutuelle et la formation de liens entre un homme qui a son rang et son poids dans la politique égyptienne, et des gens qui ont leur rang et leur poids dans cette vie politique. Les Égyptiens ont-ils jamais, un seul jour, manqué de savoir-vivre ou été en défaut dans les usages de la courtoisie et les formes de la vie sociale ? Et le Haut-Commissaire était-il moins attentif qu'eux à ces formes et à ces usages ? Il était naturel qu'ils vinssent lui rendre visite, et naturel qu'il les invitât au thé et qu'ils répondissent à son invitation ; et les Égyptiens n'ont jamais, un seul jour, refusé de répondre à une invitation par crainte de se rencontrer malgré leurs divergences de tendances et d'inclinations, car ils savent comment vivre la vie des peuples civilisés. C'est une prolixité inutile, ou, comme disent les Français, chercher midi à quatorze heures, que de multiplier les paroles sur ce thé où il n'y a rien d'étrange. Le sujet qui mérite réflexion, qui mérite explication, qui mérite interrogation et attente de réponse, c'est plutôt ces entretiens particuliers qui ont eu lieu entre tous nos ministres et le Haut-Commissaire, d'une manière inconnue jusqu'alors, et sans précédent dans les usages, et qui ont jeté dans l'esprit de tous les Égyptiens l'impression qu'ils cherchaient cet entretien comme on cherche à subir un examen, et que les propos échangés entre eux et le Haut-Commissaire pendant ces entretiens portaient sur des matières qui ne ressemblent pas au temps et à la pluie, à la douceur du climat, et à la beauté du Nil, mais ressemblent plutôt à ce dont

s'occupent les ministres — les affaires du gouvernement et la conduite des choses.

Voilà ce qui mérite que des « chroniques » lui soient consacrées, et que l'Ahrām et les journaux autres que l'Ahrām, qui se sont occupés de la réception de mardi, s'y intéressent ; mais, quoi qu'il en soit, il n'y a pas de moyen de rattraper ce qui est passé, et nul ne peut nier ni empêcher que les ministres se soient rendus, chacun séparément, à la résidence du Haut-Commissaire comme les étudiants se rendent à la salle d'examen ; nul ne peut nier ni empêcher que cette démarche ait été douloureuse et pénible ; nul ne peut nier ni empêcher que cette démarche douloureuse ait des résultats, comme les résultats d'un examen, qui, s'ils n'apparaissent pas aujourd'hui, apparaîtront après la fête, après un délai qui peut être long ou peut être court, mais qui, selon toute vraisemblance, est proche en tout cas.